

## Le dos voûté de mon père

Glacé, je regarde en silence la silhouette de mon père, bientôt 80 ans, assis sur une chaise au salon, perdu. Ses lèvres remuent comme s'il veut dire quelque chose, mais ne peut l'exprimer. Son regard scrute les alentours à la recherche de on ne sait quoi. Il est ainsi toute la journée et probablement, il ne recouvrira plus tous ses esprits pour le restant de ses jours.

Quand j'étais jeune enfant, j'étais le préféré de mon père, d'abord parce que je suis le benjamin de la famille et puis dans toute la famille élargie (quelques dizaines de cousins, cousines) il n'y a que deux garçons: mon grand frère et moi. J'étais plus gâté, plus choyé même si mon père aimait et chérissait ses enfants de la même façon. Une autre raison est que j'aimais le sport comme mon père. Il prenait grand soin de ses instruments pour que je puisse les utiliser éventuellement. En primaire, je n'étais pas trop proche de mon père, il s'absentait souvent pendant des mois, à l'étranger, pour son travail. Quand il rentrait, on allait nager ou faire du sport et, quelques semaines après, il repartait. Pour moi, en sa compagnie, c'est le paradis, d'autant que j'étais très gâté. Il m'emmenait manger à loisir, il m'achetait les ballons dont je rêvais. Mais en réalité, je n'aimais pas trop le football et ne réclama pas trop ces ballons que ma mère qualifiait d'objets inutiles !

Lorsque j'étais en 4ème, mon père fût arrêté à notre domicile. On lisait l'ordre d'arrestation devant tout le monde et demandait à l'intéressé de se présenter. Je vis mon père menotté et emmené dans un véhicule. Il se retourna et me regarda comme s'il voulait dire quelque chose. Je fondis en larmes, pensant que je ne le reverrais jamais, je voulais me précipiter dans ses bras, mais une haie d'homme m'en empêcha. J'étais épouvanté, perdu comme si le ciel me tombait sur la tête.

Il fût libéré un temps, mais de nouveau fût emprisonné, puis de nouveau libéré, et emprisonné... cela de nombreuses fois dans les années qui suivirent. (En tout il avait été arrêté 9 fois). Vinrent des signes qui montraient que sa santé déclinait, mais son mental et sa volonté restaient intacts et solides.

En seconde, à la fin de l'année scolaire, par un mauvais concours de circonstances, nous étions arrêtés tous les trois en même temps, mon frère, mon père et moi. J'étais menotté avec papa. Nous recevions des coups de crosse de fusil dans les reins ou le ventre. Papa me protégeait, tant bien que mal, avec son bras libre ou avec son dos, il tournait autour de moi pour encaisser à ma place les coups. J'en recevais, bien entendu, mais mon père tellement plus. J'éprouvais envers lui un immense amour.

Je pense, qu'en dehors de ses propres parents, personne ne se comporterait de la sorte.

Je sais, maintenant, comment se passe une vie en prison: quotidiennement et même la nuit, c'est l'angoisse, la privation, l'absence d'hygiène, les menaces, la pression psychologique.

Je pouvais déjà imaginer ce que mon père devait endurer les nombreuses fois où il avait été dans les camps de prisonniers. Comme j'aime mon père !

Un jour, en prison, à la distribution des « repas », le surveillant appelait mon nom et me dit que quelqu'un me donnait une boule de riz. Ma joie fut grande, j'allais avoir moins faim cette fois-ci. Qui donc avait cette grande bonté de me donner du riz? Riz qui était, ici, encore plus précieux que l'or! Lorsque j'entendais mon père me dire, depuis une cellule en face, que c'était lui qui avait demandé au surveillant ce service. Père et fils essayaient de se voir derrière les barreaux, mais même sur la pointe des pieds je ne voyais que le haut de sa tête, le hublot était haut et moi, pas bien grand.

- Pourquoi ne manges-tu pas ton riz?

- J'ai déjà bien mangé, vas-y.

Au fond de moi, je savais que mon père mentait, parce qu'en prison, l'expression «bien manger» n'était pas dans le vocabulaire des détenus. Je savais bien que mon père voulait me faire profiter de cette précieuse boule de riz. Et quand cela ne fût pas pour moi, il le réservait pour mon frère. Nous lui retournions le riz mais, peine perdue, nous n'avions pas pu le faire changer d'avis. De guerre lasse, nous l'avalâmes et à chaque fois c'était comme si nous consommions un peu de sa chair.

Une semaine plus tard, j'étais convoqué par un enquêteur pour un nouvel interrogatoire. Mon père était là aussi, assis devant une autre table, nous nous regardions mais n'avions pas le droit de nous communiquer. L'angoisse me prit ne sachant le sort qui nous était réservé. L'enquêteur me questionna, c'était toujours les mêmes questions posées des dizaines de fois déjà et auxquelles je disais, sans varier, les même réponses. Après avoir apposé mes empreintes digitales en bas du procès verbal, il donna l'ordre de me libérer. Heureux, je pensais que mon père aussi allait être relâché, mais non, il était emmené menotté par une autre porte. Désespéré, je le suivais du regard, imprimant dans mon esprit ce court dernier instant pour ne pas oublier sa silhouette.

Au bout d'un an mon père fût relâché, libre, mais il avait dû travailler comme cyclo-pousse pour faire vivre la famille et me donner une scolarité. Un jour à la sortie de classe, je marchais devant la ruelle qui menait à mon école TQT, j'aperçus alors mon père qui passait avec son cyclo pousse. Devant, sur le siège, il y avait un client dont je ne vis pas le visage. Mon père se retourna et me fit un salut de la main. J'eus l'impression qu'il pédalait plus vite qu'avant, comme pour que je ne puisse pas le rejoindre. Je restai coi, ému devant sa silhouette pédalant, l'échine courbée, vêtu d'un vieux jean et d'un tee shirt blanc délavé. Ce dos qui encaissait les coups à ma place et qui se courbait à présent pour pédaler péniblement afin de subvenir à mes besoins, aux besoins de la famille. Des larmes me venaient. J'étais sûr que mon père craignait que je ne ressentisse, vis à vis de mes camarades, la honte d'avoir un papa cyclo pousse. Au contraire, je l'aurais volontiers présenté à tous mes camarades de classe.! Tant d'années à vivre durement sur les pavés et trottoirs m'avaient appris ce que c'était que l'amour et comment le chérir !

Un jour, il rentrait à la maison sans son cyclo, pressé et angoissé. Il confia rapidement de l'argent à ma sœur aînée, il se prosterna devant ma grand-mère, puis embrassa chacun de nous. Il me disait à l'oreille :

- Je dois partir très vite, je ne peux pas rester avec vous.

Je lui demanda:

- Pourquoi partir si rapidement , cette fois ci la filière pour quitter le pays est sûre?

Il hocha la tête :

- Même, je dois partir. Je n'ai plus le choix.

Je tenais longuement ses mains espérant lui insuffler du plus profond de moi, du courage et de l'espoir.

Hélas, quelques semaines après, un de ses amis vint à la maison:

- Votre père est probablement mort.

Effaré je lui dis:

- Comment cela « tonton » ?

J'accompagnais ton papa, nous étions arrêtés et gardés dans un casernement par la police avec tout le groupe de prétendants au départ. Au cours du transfert, ton père, ainsi que beaucoup d'autres ont profité d'un moment de relâchement pour s'enfuir. On a tiré un feu nourri dans leur direction . Il y avait une grande confusion, je ne pouvais pas m'en approcher mais il y avait beaucoup de morts.

Toute blanche, ma grand mère manqua de s'évanouir.

Nous, désespérés, pleins d'effroi, en sanglots nous nous précipitâmes avec des bâtons d'encens, vers l'autel des ancêtres pour prier Bouddha.

D'après le récit de l'ami de papa, l'espoir qu'il s'en sortait vivant était fort mince, quasi nul!

Mais des mois plus tard, contre toute attente, nous recevions des nouvelles de mon père ! Il avait pu rejoindre la Thaïlande ! Il nous racontait succinctement son effrayant voyage ces derniers temps. Nous pleurions en lisant son courrier, mais en même temps nous étions si heureux !

Bien des années plus tard, je revoyais mon père en Europe. Nos joyeuses retrouvailles se passaient à la gare ferroviaire, je serrais mon père très fort dans mes bras. Épris d'une très grande émotion, je ne pus que balbutier :

- Comment vas-tu papa?

Nous trouvions un restaurant proche pour nous reposer un peu. Notre premier repas après tant d'années de séparation, dans un pays étranger !

Mon père s'enquêrait de toutes choses, alors que je lui avais déjà raconté, par courrier, mes activités. Il voulait tout simplement m'entendre de vive voix.

Je notais que mon père avait beaucoup changé, ses cheveux étaient poivre et sel, son visage plus basané. Il toussotait de temps en temps (j'avais su par la suite qu'il avait eu une pneumonie ayant nécessité quelques semaines d'hospitalisation, lorsqu'il était dans un centre pour réfugiés). Sa parole, son attitude étaient parfois étranges. Il s'arrêta d'un coup de parler et se mit à rire, se plongeant dans une mélancolie et dit des choses sans queue ni tête. Éperdu je lui dis :

- Papa, est ce que tu vas bien ?

- Ça va, je n'ai rien.

- Tu nous as écrit à propos de ton terrifiant périple, mais j'aimerais en savoir plus.

Lentement il me raconta alors ce qui lui était arrivé au cours de sa disparition des mois durant.

Effaré, j'ai la chair de poule à l'écoute de son récit. Je trouvais que ce que j'avais enduré pendant ma terrible fuite par la mer n'était rien à côté de ce qu'il avait vécu lors de ses évasions. Il me narra ses multiples arrestations, comment il s'était échappé (comme son ami nous l'avait déjà dit), puis de nouveau arrêté, conduit sur la table de torture psychologique. Il me raconta plus en détail la fois où il avait été poursuivi dans la forêt. Capturé, il avait été jeté dans un puits sec profond, sombre, au milieu de cadavres putréfiés. Il me raconta encore comment il vivait seul pendant des semaines dans la jungle, égaré du groupe de fuyards avec qui il était. Absolument seul face aux fauves et autres bestioles avec comme seule arme une branche d'arbre. J'en avais le cœur serré. L'homme assis en face de moi, qui avait traversé tant d'épreuves difficiles, tant de malheurs violents physiquement et mentalement, était mon père ! Je compris alors les raisons de ses comportements inhabituels. Pauvre papa, je ne savais que faire pour qu'il puisse retrouver son équilibre et avoir une vie normale.

A présent, des dizaines d'années se sont écoulées, mon père vit de temps à autre, dans un monde irréel, inhabituel. Réveillé en pleine nuit, parfois, Il vient frapper fort à la porte de ma chambre en criant de fuir car on vient nous arrêter. Il ramasse des miettes de pain ou des grains de riz sur la table ou au sol que mes enfants laissent tomber, et s'en délecte. Des fois il fait les poubelles de la maison et ronge les écorces de nos oranges pressées. J'essaie de l'empêcher de faire tout cela, tout en lui disant que le temps où nous avions faim à en crever est fini ! Qu'il n'a plus besoin de se comporter ainsi ! Mais je sais, quelque part, que son passé tourne toujours dans sa tête, le hante, ce qui explique ses réactions de réflexe de survie.

Une chose me rassure, sa volonté de vivre reste intacte. Tous les jours, il pratique le « grounding » en s'allongeant sur le sol, fait de l'exercice physique. Je redoute l'aggravation de ses phrases incohérentes et de ses mouvements anormaux. Mon père commence à oublier des mots habituels ainsi que les langues étrangères qu'il pratiquait dans son métier. Il ne sait plus se servir du téléphone, de la calculatrice, il ne sait plus conduire une automobile. Je devine qu'il arrive bientôt à la fin de sa vie mais il n'y a pas de moyen de stopper sa perte de mémoire et ses crises de délire paranoïaque.

Le soir, lorsque j'ai le temps, je ne manque pas de lui faire un massage du dos (je tiens à le faire moi-même, sans l'aide de mes enfants). Je regarde, ébranlé, les cicatrices des coups et de la gale laissées par toutes ces années de captivité. Elles sont là sur ce dos à la peau fripée maintenant, dos, qui, rappelons nous, encaissait des coups à ma place il y a des dizaines d'années auparavant. Les cicatrices s'effacent un peu au fil des ans mais les conséquences psychologiques demeurent. Remué, je reste pensif. Ma fille me demande :

- Papa pourquoi es tu au bord des larmes comme cela ?

En pointant le dos de mon père je lui dis :

- Regarde le dos plein de cicatrices de ton grand père. En as tu peur ?

Il y a longtemps, des dizaines d'années, ce dos me protégeait des coups, ce dos s'échinait à pédaler un cyclo pousse pour subvenir aux besoins de la famille, et par la même occasion pour nous permettre d'être là aujourd'hui toi et moi. Même si nous réussissions notre vie, quelques soient les diplômes que nous ayons, quelques soient les biens que nous possédions nous ne devons jamais oublier ces grands sacrifices, compris ?

Ma fille acquiesce et se met à sangloter. Je lui raconte le passé de mon père et le mien pour qu'elle connaisse le contexte dans lequel était leur grand-père et qu'elle comprenne ce qui a amené le grand-père dans cet état là.

La nuit du Têt, au passage de la nouvelle année lunaire, alors que mon père dormait, je descendis allumer des bâtons d'encens à l'autel de Bouddha et des Ancêtres. Je priai Bouddha, le Ciel. S'il y avait un souhait ou s'il existait un échange, je demanderais la guérison de l'état psychiatrique de mon père contre tout ce que j'ai actuellement. Je serais comblé si je pouvais être au côté de mon père redevenu normal, comme tant d'autres.

Chaque année, à la fête Vu Lan, fête de la piété filiale, je suis désolé de ne pouvoir épingler une rose sur ma poitrine, comme se veut la tradition, car j'ai perdu ma mère. Malgré tout je le fais quand même ! Ceux qui connaissent la famille ne manquent pas de me demander pourquoi j'ai une rose alors que je n'ai plus de mère, et moi de répondre fièrement que j'ai toujours mon papa. Un père que je respecte et admire, un père dont le mérite est plus haut que les sommets du mont Thài Son, et qui suscite un amour, un devoir filial plus vaste que l'océan.

Écrit en Europe  
Janvier 2009  
Lang Thang